

Roger Martin, grand brasseur d'histoire

Dans *Il est des morts qu'il faut qu'on tue*, il brosse une vaste fresque qui va de la Commune à la Libération, peuplée de personnages ayant existé.

IL EST DES MORTS QU'IL FAUT QU'ON TUE,
de Roger Martin. Cherche Midi, 538 pages, 21 euros.

C'est un grand roman noir historique qui embrasse une longue période terrible, pour finir sa course à la Libération après avoir suivi le parcours heurté de la fin du XIX^e siècle. La documentation est impressionnante. La rigueur de l'analyse est saisissante. Romain Delorme (44 ans), fils de flique (ainsi qu'on l'écrivait à l'époque), est simple soldat dans les tranchées de Verdun. Blessé, il se souvient de jadis lorsque, jeune homme, prêt à reprendre le flambeau de celui qu'il croit être son père, il se voit infiltré au sein du *Petit Journal* – le plus gros tirage du pays – dont le directeur, Judet, hait Clemenceau, Zola et les juifs. Sa mission : observer et rendre compte en haut lieu des activités des abattoirs de la Villette, la « cité du sang », l'« empire de la viande », le temple de l'antisémitisme. « Les abattoirs s'étendaient sur 50 hectares que de hauts murs dérobaient au reste de la ville, comme si les tueurs étaient, au même titre que les bourreaux, chargés d'exécuter les condamnés, la cible du même opprobre. » Là règne en maître le marquis de Morès, ancien de Saint-Cyr où il a rencontré Philippe Pétain. C'est en ces temps troublés que les mots « racisme » et « socialisme national » font leur apparition. Le pays est en crise et connaît scandale sur scandale. Attentats anarchistes. Projet de coup d'État nationaliste. Et l'affaire Dreyfus ! *La Croix* titre : « Étrippez-le ! » Roger Martin plonge le lecteur dans les milieux nationalistes et antisémites dont un journal comme l'*Antijuif* se fait le

héritier. On croise souvent Édouard Drumont, l'auteur de *la France juive*, vociférant dans *la Libre Parole*. Il y a encore une affaire de viande avariée montée de toutes pièces. L'auteur qui ouvre presque son livre sur le transfert des cendres de Zola au Panthéon, en juin 1908, revient avec force sur la thèse de son assassinat.

Ces « pauvres qui prennent les armes pour sauver Paris et bâtir un monde plus juste »

Le roman explore ces péripéties historiques non comme arrière-plan ni comme décor devant lequel se vivent les situations.

On a toujours l'impression d'être à l'avant-scène de l'histoire. On suit au plus près les impulsions hésitantes du héros qui découvrira, en cours de route, son identité véritable. N'est-il pas, comme on le lui révèle, le fils de deux communards, sa mère, Augustine Dohen, massacrée durant la « semaine sanglante », son père, Frédéric Tillier, déporté au bagne de Nouméa à l'instar de Louise Michel ? Le romancier se livre avec autorité à une description quasi naturaliste des massacres de ces « pauvres qui prennent les armes pour sauver Paris et bâtir un monde plus juste ».

Le mentor du jeune homme se nomme Louis Andrieux. « Il a été procureur, préfet de la Seine, député, sénateur, sans cesser d'être journaliste et même écrivain. » Proche de Clemenceau, il entend introduire le jeune Romain dans les milieux nationalistes pour mieux les surveiller. L'auteur rappelle à la fin que cet homme était le père « naturel » d'Aragon. À l'évidence, ce grand roman du temps passé s'offre en miroir de notre époque. ●

Le mentor du jeune homme se nomme Louis Andrieux. « Il a été procureur, préfet de la Seine, député, sénateur, sans cesser d'être journaliste et même écrivain. » Proche de Clemenceau, il entend introduire le jeune Romain dans les milieux nationalistes pour mieux les surveiller. L'auteur rappelle à la fin que cet homme était le père « naturel » d'Aragon. À l'évidence, ce grand roman du temps passé s'offre en miroir de notre époque. ●

SON LIVRE
JUSQU'À
CE QUE MORT
S'ENSUIVE
(CHERCHE MIDI)
A OBTENU LE PRIX
SANG D'ENCRE
DU MEILLEUR ROMAN
NOIR À VIENNE
(2008).